

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 3 (1865)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Le pauvre enfant  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-177963>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

même danser avec une telle chaussure, sans tomber à chaque pas ? La pièce curieuse fut replacée dans un coin du haut de l'armoire et... l'on n'y songea plus.

L'autre jour, 5 janvier 1865, autant qu'il m'en rappelle, m'entretenant avec mon cordonnier, sur la difficulté qu'il y a à chausser les dames, celui-ci me montra une paire de bottines, *haute nouveauté*, faites sur commande, pour une dame de Lausanne. Ces bottines étaient exactement semblables aux souliers de ma grand-mère ; sauf que les talons avaient un demi pouce de plus en hauteur et qu'ils étaient noirs au lieu d'être rouges.

Ce n'est pas le seul exemple actuel de reprise de modes surannées. Dans le XII<sup>e</sup> siècle, en Angleterre, les souliers de la noblesse étaient longs de deux pieds, ornés de cornes, de griffes ou de figures grotesques au bout du pied. Ils s'allongèrent tellement qu'il devint impossible de marcher sans en relever la pointe et l'attacher au genou avec une chaîne d'or ou d'argent. A la même époque, on fut obligé d'élever et d'élargir les portes, en Angleterre, pour donner passage aux coiffures des dames.

Il y a trois siècles, les dames françaises portaient des *vertugades* qui, plus tard, s'appelèrent *paniers*.

Les paniers ne furent d'abord que des bourrelets adaptés au bas du corset pour gonfler la jupe. On employa ensuite les cercles de baleine et la toile gommée. Du temps de Charles IX, les dames portaient des cercles de fer.

Nous quittons à regret, faute de place, cet intéressant sujet..

Si nous étudions l'histoire du temps où les Françaises portaient des paniers et de haut talons, nous voyons que l'élite des penseurs se réunissaient dans leurs salons ; les noms de mesdames de Tencin, Geoffin, de Lespinasse, Guimard, Quinault, appartiennent à l'histoire. Ce fut dans leurs réunions que se forma la pensée moderne, la conversation, l'urbanité. Sous leur influence, les savants, pour se faire entendre d'elles, durent simplifier et mettre à la portée de toutes les intelligences les démonstrations scientifiques ; sous leur influence, les littérateurs furent doux et polis, les philosophes décents, les politiques modérés et courtois. Les questions que la presse n'eût pu discuter, se débattaient verbalement dans les salons des dames de Paris.

Chez nous, à cette heure, la société est en dissolution, la conversation se perd, on se hâte de recourir aux cartes à jouer, aux échecs, au *piano-forte*, pour échapper au péril de parler et de dire sa pensée. Faut-il espérer que nos dames, en ressuscitant les modes antiques, en reprendront aussi les mœurs ; aurons-nous de nouveau de ces salons où Gibbon, Voltaire, et tant d'autres illustres se livraient à la plus spirituelle, à la plus instructive des conversations.

Ah ! si les hauts talons et les crinolines pouvaient réunir autour de leurs charmes tant d'hommes divisés d'opinions, et les obliger à se parler avec douceur, po-

litesse, esprit, que de droits n'auraient-elles pas à la reconnaissance publique, qu'elles jouissances n'éprouveraient-elles pas elle-mêmes !

J. Z.

### Le pauvre enfant.

Quand je nâquis, mon pauvre père,  
Comme une aubaine m'acceptant,  
S'écria, narguant sa misère :  
Un garçon ! c'est toujours autant !

Je ne fus point par ma nourrice,  
Déposé sur un coussin blanc ;  
Du foin tout sec en fit l'office ;  
Du foin sec, c'est toujours autant ;

Mes parents, en quittant la vie,  
M'ont laissé ce conseil touchant :  
« Vis sans souillure et sans envie ; »  
Ce conseil c'est toujours autant !

J'avais dix ans, mais je puis dire,  
A ce temps-là me reportant,  
Ma gaité les fit souvent rire ;  
La gaité, c'est toujours autant !

La fortune, aveugle et traîtresse,  
Comble de biens plus d'un méchant ;  
Un seul fut toujours ma richesse :  
La santé ! c'est toujours autant !

Je gagne peu pour ma semaine :  
Cent sous ce n'est pas très brillant ;  
Mais quand on a l'âme sereine,  
Oh ! cent sous, c'est toujours autant !

Ne désirant perdrix, ni caille,  
Je grignote d'un cœur content  
Mon pain noir au lieu de volaille ;  
Du pain noir, c'est toujours autant !

La nuit, je couche sur la dure,  
Et dans ma chambre entre le vent ;  
Mais je dors bien, je vous assure ;  
Bien dormir, c'est toujours autant ;

Et le matin, quand je m'éveille,  
Je retrouve au soleil levant  
Le bonheur qui près de moi veille ;  
Le bonheur ! c'est toujours autant !

(*Courrier de la Côte*).

### La vallée de l'Orbe.

Dire que les Alpes sont belles, c'est ne rien dire, du moins ce n'est qu'affirmer une chose connue et admise de tout le monde. Mais appliquer la même qualification au Jura, c'est s'exposer à provoquer un sourire moqueur, dédaigneux, sur les lèvres de la plupart des lecteurs. Et cependant il est beau, notre Jura. Il n'a